

*À mes filles Alice et Cécile
Pour le courage qu'elles m'ont donné
ainsi que celle qui se reconnaîtra,
pour la patience qu'elle m'a accordée.*

L'histoire de France a transmis à la postérité les noms de grandes familles de Rois, plus au moins illustres. Mais il me semble qu'il n'y a que deux « monarques » complets : Charlemagne et Napoléon. Tous les deux furent de grands guerriers, tous les deux voulurent porter haut la gloire de leur peuple, l'un à lutter contre la barbarie, l'autre contre les passions républicaines. Le premier était fils de Roi, l'autre simple fils de ses « œuvres », les deux laissèrent, par leur présence, un acquis considérable.

*« Lecteur, je suis moi-même
la matière de mon livre... »*

Citation de Montaigne

INTRODUCTION

L'histoire d'un grand homme ne s'inscrit pas tout entière dans le simple récit d'une vie chargée de faits, de souvenirs ou d'espoir. Chaque pas du monde vers l'avenir est marqué par une révolution. À chaque révolution qui commence ou s'achève, la providence donne, selon l'époque, un guide ou un sauveur, il est chef d'armée, législateur ou philosophe. Le premier crée la force, le second la justice, le troisième croit au bonheur et au progrès d'un nouveau monde. Napoléon réalise seul l'unité de cette triple union.

Lorsque la France déclinait dans le sursaut des conquêtes de 1789, alliée aux chaos des troubles anarchiques, Napoléon unit les valeurs de César, au génie de Charlemagne et restaure la France par la gloire, l'affermir par ses institutions, et lui laisse son nom pour mémoire.

Napoléon conquérant, législateur et penseur, il ouvre une page unique dans les annales de l'histoire. Héroïque dans sa chute comme au sommet du destin, force mystérieuse, ses idées encore nous gouvernent. Par ses inspirations, ses Codes et sa mémoire populaire, comme une légende, il lègue sa passion et son travail à de nombreux pays.

L'obscurité même de ses premières années, le parcours de ses études, la pauvreté qu'il supporte, puis la simplicité de ses

mœurs privées le rendent humain au milieu des triomphes de la guerre. Enfin la majesté du martyr, plus admirable encore que celle de l'Empereur : tout saisit, tout captive en face de cette immense figure. Le souverain commande le respect, l'homme se fait aimer, voilà pourquoi son image, presque adorée, est partout.

Avant de parcourir sa singulière vie, arrêtons-nous un moment sur cette biographie qui nous retrace Napoléon avec sa nature affectueuse et ses vertus de famille, son activité féconde, son esprit d'ordre et ses habitudes simples. Sa supériorité est sans orgueil, sa volonté est loyale et résolue, son courage est impassible. La personnalité est touchante dans sa résignation, lorsque viennent les épreuves de l'exil.

Buffon disait : « le style, c'est l'homme ». On peut dire de Napoléon : « le cœur, c'est l'homme ». Le cœur de la patrie respire dans ses écrits, comme dans ses actes. Napoléon, aux jours de sa puissance, est la France incarnée. Aux jours de ses malheurs, il est la France martyre chargée des plus grandes idées qu'ait fait vivre une nation.

Les peintres ont fait un grand nombre de portraits de Napoléon, dans tous nous retrouvons cet admirable profil. Ils rendent dans sa pureté ce front intelligent et ce regard pénétrant, énergique et cet œil profondément scrutateur. Nul n'a cependant reproduit aussi fidèlement les traits et la physionomie du modèle que les portraits peints par David.

Calculateur par nature et par habitude, Napoléon aimait l'ordre et par conséquent les mœurs qui en sont le plus sûr garant. Quelques articles lui prêtent sûrement des aventures de séduction et de charme, il nous faut modérer ces allégations. Napoléon se respectait trop lui-même et connaissait trop bien le prix de l'opinion publique pour compromettre obscurément sa gloire.

Il était méthodique et cela se percevait dans sa manière d'organiser ses notes de travail. Son esprit d'ordre et d'organisation se remarquait en tout. Chez lui, la conception du grand et l'esprit de détail semblaient exister à un égal degré. Quand il critiquait un ouvrage, il considérait l'ensemble et venait ensuite aux détails. Quand il commençait à dicter, on pouvait voir que son plan était tout arrêté dans son esprit, ensuite il soignait l'exécution. Dans ses instructions, après avoir établi l'ensemble, avec un soin minutieux il entrait dans les détails. Jamais il ne regardait le détail comme inutile.

Il travaillait avec ses ministres et assistait aux séances du Conseil d'État, il élaborait ces Codes qui honorent son règne presque à l'égal de ses victoires. Ensuite, il se délassait de ses travaux par des courses dans la ville, visitant tantôt à pied, tantôt à cheval, les monuments et les ateliers, se mêlant aux ouvriers, interrogeant le peuple, pour connaître par lui-même, ses vœux et ses besoins. Ainsi, la reconnaissance populaire ne lui a-t-elle jamais manqué, et quand la fortune se retourna, ce ne furent pas les hommes du peuple qui abandonnèrent lâchement sa cause. Ses soldats aussi lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin, mais ces exemples n'ont malheureusement pas été suivis par les grands officiers et proches, comblés de ses faveurs !

Napoléon avait une activité qui tenait du prodige. À l'armée, pendant le jour, il parcourait à cheval et toujours au galop les lignes occupées par ses troupes, faisant souvent plus de 80 à 100 kilomètres sans paraître fatigué, la nuit il dictait ses ordres, ses bulletins, ses proclamations, ses décrets, du fond de sa tente, il gouvernait l'empire et dominait l'Europe.

Sa vie dans les camps était simple et sans éclat. Tout individu quel que fut son grade, avait le droit de l'approcher et de lui parler

de ses intérêts, il écoutait, questionnait et prononçait au moment même sa réponse. Jamais on ne pouvait sans admiration, voir le simple soldat quitter son rang, lorsque son régiment défilait devant l'Empereur, s'approcher d'un pas grave, mesuré, et en présentant les armes venir jusqu'à lui. Napoléon prenait toujours la pétition, la lisait en entier et accordait toutes les demandes justes. Ce noble privilège qu'il avait accordé à la bravoure et au courage donnait à chaque soldat le sentiment de sa force et de ses devoirs, en même temps qu'il servait de frein pour contenir ceux des supérieurs qui auraient été tentés d'abuser du commandement.

Lorsqu'une trêve ou une paix le ramenait à Paris, son séjour dans la capitale n'était pas un temps de repos et d'inaction. L'habile administrateur qui dirigeait l'État redescendait avec une admirable facilité aux plus petits détails de la vie privée. Insensible aux douleurs physiques, il supportait avec indifférence, l'intempérie des saisons, les privations et même la faim. Un morceau de pain et un flacon de vin suspendu à l'arçon de sa selle suffisaient pour l'alimenter. Durant les dernières guerres, il allait plus souvent en voiture attelée, parce qu'il commençait à ressentir quelques effets prématurés de l'âge.

Le tempérament de Napoléon était extraordinaire, il avait un corps de fer capable de supporter les plus grandes fatigues, et il éprouvait une répugnance invincible pour tous les médicaments. Son médecin lui avait recommandé de rejeter toute boisson qui aurait un goût âcre et désagréable, c'était, il faut le croire, dans la crainte qu'on ne cherchât à l'empoisonner.

Son pouls était lent mais d'une régularité parfaite. À Sainte-Hélène, le docteur O'Meara l'ausculta souvent, il était presque toujours au-dessous de soixante pulsations. Il pouvait dormir à volonté et lorsqu'il en sentait le besoin, il suspendait tout exercice et s'endormait. Alors, tous les lieux lui étaient bons, le

coin d'un fossé, comme l'alcôve impériale, la planche du lit de camp, ou la terre du bivouac.

Il avait aussi la faculté de se réveiller à heure fixe. Claude François de Menneval, secrétaire intime, et proche collaborateur de Napoléon a dit à ce sujet : « À Paris ou à Saint-Cloud, il m'est constamment arrivé quand le soir je me présentais au travail :

— Je ne le signerai pas à présent, disait-il, trouvez-vous cette nuit à une heure ou à quatre heures, nous travaillerons !

Je me faisais toujours réveiller avant l'heure. Comme en descendant je passais devant la porte de son petit appartement, j'y entrais pour demander si l'Empereur était éveillé. On me répondait toujours. Il vient de sonner Constant, et au même instant je le voyais paraître en robe de chambre et coiffé de son madras. »

À son lever, l'Empereur prenait habituellement une tasse de thé ou de feuille d'oranger, il prenait un bain, il se faisait lire par un secrétaire, les correspondances et les journaux. Quand il ne prenait pas de bain, il s'asseyait au coin du feu et parcourait lui-même ces pages. Il dictait au secrétaire ses réponses et les observations que lui suggérait cette lecture.

Sa vie était frugale, son appétit modéré, ses goûts faciles à contenter, il mangeait sobrement et vite, trop vite même, car cela lui occasionnait de violents maux d'estomac. Il ne restait à table que peu de temps, à peine un quart d'heure. Presque tous les jours, il déjeunait seul sur un guéridon d'acajou et sans assiette, ce repas, plus court encore que le dîner, durait de huit à dix minutes. Il buvait peu de vin ou dilué et peu de café. Il ne prenait pas de tabac, comme on le croit communément mais il aimait à en respirer constamment l'odeur !

L'Empereur affectionnait particulièrement les enfants de la reine Hortense, comme il ne restait avec sa famille que durant les heures de repas, il se faisait amener ses deux neveux pendant son

déjeuner, les interrogeait sur leurs études, et leur faisait réciter des fables qu'il avait choisies lui-même et dont il leur expliquait le sens.

Arrêtons-nous ici dans ce rapide exposé et jetons un coup d'œil sur l'homme politique, guerrier et législateur, nous terminerons par quelques considérations sur les causes qui ont produit et amené les événements extraordinaires qui pendant vingt ans excitèrent la surprise et l'admiration du monde.

En général, lorsqu'un homme est arrivé à un certain degré de gloire et que son génie et ses actions attirent sur lui l'attention, on se plaît à étudier les premières années de son enfance, dans l'espoir d'y découvrir quelques présages de sa grandeur future. Or ces présages éclatants nous manquent, ici l'avenir de l'Empereur n'a pas eu d'apparitions précoces et anticipées, on ne commence à entrevoir sa destinée que dans les écoles militaires, dont l'un de ses maîtres disait de son élève : « c'est du granit chauffé dans un volcan ».

De l'aveu de Napoléon lui-même, son enfance n'aurait rien eu de remarquable que la curiosité jointe à l'obstination, mais avec un esprit à la fois pénétrant, si prompt et pourtant réfléchi, la première de ses dispositions renferme le germe de cet insatiable désir de connaître, de cette aptitude à apprendre, de cette facilité à retenir qui furent les éléments de son immense supériorité. Quant à l'obstination en fait, insupportable dans le premier âge pour les parents et les maîtresses qu'il rebute ou qu'il irrite, nous l'avons vu former avec le temps et la raison, cette puissance de volonté qui maintient l'Empereur pendant quinze ans à la tête de l'Europe.

Les instituteurs de Brienne prédirent que Napoléon irait loin, mais sans avoir eux-mêmes aucun moyen de mesurer la portée de leurs prédictions. En effet, qui aurait donc pu, à cette époque, lever le voile derrière lequel se cachait la révolution et prévoir que Napoléon devait en sortir, lui-même ne pouvait avoir eu, à cette

époque aucun de ces pressentiments. Il faut de grandes commotions populaires, des renversements d'État, pour ouvrir un champ illustre aux êtres d'une valeur supérieure. Sans la révolution, le grand homme resterait à jamais inconnu de l'histoire. Elle s'empara du jeune officier d'artillerie avec une puissance irrésistible, Napoléon a embrassé la noble cause et ne voulut jamais abandonner le drapeau national qu'il devait faire triompher dans toute l'Europe.

Sorti du rang du peuple, Napoléon a élevé la patrie à un degré inouï jusqu'aux heures de gloire et de prospérité, ne cessant jamais de s'appuyer sur le peuple, il a grandi le peuple comme le peuple l'a grandi et on peut dire aussi que son histoire est aussi celle du peuple. Il consolida toutes les conquêtes de la révolution, mit un terme aux dissensions intestines. Il organisa tout autour de lui, les lois, l'industrie, la guerre, il prépara la paix par ses victoires, son but était de faire à jamais de la France un modèle de civilisation. Le principe de l'égalité existait, en ce sens qu'on pouvait s'élever de tous les rangs et de toutes les conditions. Le fils du laboureur ou celui de l'artisan pouvait devenir maréchal, préfet, conseiller d'État, sénateur. C'est au créateur de l'Empire que nous devons, dès la révolution, nos lois, nos monuments et notre gloire. C'est par lui qu'a pénétré dans nos esprits ce vaste désir d'une amélioration progressive, but véritable et continu de son gouvernement qui sera désormais celui de toute société.

Je vais m'arrêter ici et parler de ce que l'on appelle l'ambition démesurée de l'Empereur et son amour pour la guerre, mais on oublie que le conquérant de l'Italie, après avoir détruit six armées autrichiennes, après avoir vaincu Wurmser et le prince Charles, a demandé lui-même, le premier, à l'Autriche abattue, la cessation des hostilités. C'est par sa volonté pacifique, que la France a composé le traité de Campo-Formio. On veut oublier

aussi que vainqueur à Iéna et à Friedland, il a lui-même offert une paix honorable à la Russie humiliée. C'est d'ailleurs, une chose reconnue qu'il n'a jamais été le provocateur des guerres qui ont ensanglanté l'Europe. Du reste, Napoléon lui-même dans son Mémorial de Sainte-Hélène, prévoyant les calomnies dont on chercherait à flétrir son règne, a pris sur lui-même de les combattre en les attaquant de front :

« Ils auront beau, dit-il, retrancher, supprimer, mutiler, il leur sera bien difficile de retrancher tout... les faits parlent, ils brillent comme le soleil. J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos. J'ai de-souillé la révolution, ennobli les peuples et raffermi les rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire. Tout cela est bien quelque chose. »

Mais nous n'aurions jamais fini, si nous voulions rapporter tous les détails de la vie intime de l'Empereur, car tout intéresse en ce qui touche un homme tel que lui.

« *Quel roman que ma vie* »

Napoléon

CHAPITRE I :

Napoléon, qui est-il ?

En 1768, la Corse appartient à la riche République de Gênes. La contestation de l'autorité italienne sur l'île de Beauté est croissante, depuis plusieurs années, notamment depuis la rébellion menée entre 1729 et 1743 par Hyacinthe Paoli. Après une période d'exil au royaume de Naples, le fils cadet de Hyacinthe, Pascal Paoli, reprend le flambeau de son père et revient en Corse où il est élu le 20 avril 1755 « général en chef de la nation Corse ». Penseur politique tout autant que leader, il rédige et soumet au vote de ses pairs une Constitution corse, le 18 novembre de la même année.

Dans ce royaume de Corse autoproclamé, Pascal Paoli règne en « despote éclairé », créant une marine de guerre tout en faisant battre monnaie et interdire la vendetta. À la fin des années 1760, le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, comprend que remettre la main sur cette position stratégique de la Corse est essentiel en Méditerranée. Criblée de dettes, autrefois prospère, la République de Gênes se voit contrainte de faire une demande d'emprunt à sa

puissante voisine : la France. Une occasion fortuite que Choiseul s'empresse de saisir. Fixés le 15 mai 1768 par le traité de Versailles, les termes du contrat sont simples, la France s'engage à verser une rente annuelle de deux cent mille livres pendant 10 ans. En contrepartie, la République de Gênes cède le contrôle de la Corse au royaume de France jusqu'au remboursement de la dette, mais c'est de facto une vente de l'île à la France. La réaction de Paoli à la consulte réunie à Corte est sans équivoque : « Jamais peuple n'a essuyé un outrage plus sanglant. On ne sait pas trop qui l'on doit détester le plus, de celui qui nous vend ou de celui qui nous achète. » La fierté corse a parlé. La résistance est lancée.

Les troupes françaises sont envoyées sur l'île pour soumettre les patriotes corses. Partant du nord de l'île, les Français emmenés par le marquis de Chauvelin gagnent rapidement du terrain par la victoire de Borgo, en octobre 1768. Envoyé en renfort, le comte de Vaux débarque avec 24 000 hommes au printemps suivant et chasse les patriotes le 9 mai à Ponte Novo. Dans le mois qui suit, les places fortes de la Haute-Corse sont toutes conquises et Pascal Paoli est contraint à l'exil en Angleterre. Il embarque le 13 juin 1769 mettant un terme aux rêves corses d'indépendance.

L'idée de liberté des patriotes corses trouvera un écho important dans la Révolution française de 1789. Il n'est donc pas étonnant de voir des Corses tels que les Bonaparte, devenir membres actifs du mouvement révolutionnaire en métropole. Paoli tentera pour sa part de reconquérir « sa » Corse avec le soutien des Anglais. Les plans sont déjoués à la fois par les dissensions internes anglo-corses et l'intervention des troupes de Napoléon lors de la campagne d'Italie. Couronné Empereur en 1804, Bonaparte aurait pu, sur une signature, rattacher prestement la République de Gênes à l'empire français surtout par les origines de ses ancêtres !

De leur vrai nom, les *Buonaparte*, sont issus d'une famille présente dans l'île depuis sept générations, un nommé Francesco Buonaparte a émigré de Sarzana, en Toscane au nord-ouest de l'Italie, pour Ajaccio au début du XVI^e siècle. Les alliances contractées par sa famille dans sa nouvelle patrie ne dérogent en rien à leur réputation. Elle se lie aux Colonna, aux Durazzo et comme toute nouvelle famille, elle acquiert des arpents de terre puis des vignes aux environs. Le père de Napoléon a pour prénom Charles-Marie, né en 1746, c'est un homme charmant, d'une éloquence vive et naturelle. Plein de patriotisme et de dévouement, il se place très haut dans l'estime de ses compatriotes et dans l'amitié de Pascal Paoli. Il combat à ses côtés pour arracher la Corse au joug des Génois, et favoriser l'indépendance. Il le soutient ensuite dans son combat contre la France, il poursuit la lutte dans le maquis pendant l'exil de Paoli en Angleterre.

À l'âge de dix-huit ans, le 2 juin 1764, Charles Buonaparte épouse Letizia Ramolino, qui n'a que quatorze ans. Elle est la fille de l'inspecteur général des ponts et chaussées d'Ajaccio, d'une famille noble, originaire d'Italie. Jeune fille et femme d'une remarquable beauté, elle lui donnera treize enfants dont huit survivront. Enceinte à l'époque de la bataille de Ponte-Novo (*perdue par le peuple corse*), elle se trouve à Corte, siège du gouvernement de Pascal Paoli, chez les parents de Charles. Durant ces jours-là, elle est forcée de trouver refuge dans les montagnes de la Ronda. Son corps était au dernier terme de sa grossesse, elle revient à Ajaccio pour fêter l'Assomption. C'est Charles qui, comprenant que la lutte était finie et que la guerre était trop inégale, résolut de faire sa soumission aux Français. Il obtient d'eux un laissez-passer, et revient avec sa femme à leur domicile. C'est partant à la messe que Letitia dut rapidement revenir chez elle, vers 11 heures, pour déposer promptement, sur

un tapis de chambre, leur deuxième enfant, Napoléon : nous sommes le 15 août 1769 (ainsi appelé en souvenir de son oncle mort en 1767, inhumé sous le prénom de *Napulion*). Peut-être une prédisposition, le garçon naît « coiffé », comme Auguste et d'autres illustres empereurs.

Charles Bonaparte et Laetitia ont huit enfants. La première naissance est un garçon qui meurt à l'accouchement, il se nommait déjà Napoléon. Joseph vient ensuite, suivi du second renommé Napoléon, le futur empereur, puis de Lucien, Élisabeth, Louis, Pauline, Caroline et Jérôme. Le vrai prénom dans l'état civil de ses petites sœurs n'était pas Élisabeth, mais Marie Anna, Pauline, Marie Paoletta et Caroline, Marie Annunziata. C'est Napoléon qui a voulu modifier le prénom de ses sœurs, pour se rattacher au goût français !

La francisation de son prénom et de son nom n'intervient qu'en 1794 : *Napoléone Buonaparte* devient Napoléon Bonaparte.

- *Le prénom de Napoléone est porté par cette famille depuis plusieurs générations. Il serait issu de la forme italienne du prénom germanique Nibelung, répandu en l'Italie centrale puis modifié en Neapolis, Napoli, d'où l'origine de la ville de Naples, puis rattachement de Leone (lion) qui aurait évolué en Nepolone, Napoleone, puis Napoleone.*

- *C'est en mémoire d'un Napoléone des Ursins, célèbre dans les fastes et d'une réputation distinguée en Italie, que ce prénom fut porté : il signifiait « le lion du désert ». À ce sujet, l'Empereur disait à Sainte-Hélène, en parlant de la campagne d'Égypte, que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier et qu'il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. Lorsqu'il lui arrivait d'énumérer les causes qui avaient favorisé son élévation : « Il n'est pas, disait-il, jusqu'au nom de Napoléon, peu connu,*

poétique, redondant, qui ne soit venu ajouter quelques petites choses à la grande circonstance »

À l'automne 1769, son père Charles après avoir étudié à Rome, acquiert son doctorat en droit à l'Université de Pise, l'année suivante il est nommé juge assesseur de la juridiction royale près du Tribunal d'Ajaccio. Monsieur et Madame Bonaparte souhaitent donner le meilleur niveau à leurs enfants, par l'enseignement et aussi une qualification professionnelle. Dans cette famille, tant du côté Bonaparte que du côté maternel, on ne tient son rang que par une bonne éducation.

Pour commencer, il n'est plus possible de faire ses études en Corse. Les jésuites rattachés au ministère de l'Enseignement sont chassés de l'Île et du reste du royaume par Louis XV. Des querelles d'opposition et de pouvoir avec les jansénistes plus proches du Roi, obligent pour un temps à fermer collèges et universités.

Les enfants devront aller à l'école en France.

Charles ne peut pas payer pareilles dépenses. C'est ainsi et grâce à la bienveillance du marquis de Marbeuf, gouverneur de l'Île, que Charles est élu député de la noblesse aux États Généraux, ce qui l'aide à obtenir des bourses pour ses deux fils, Joseph au collège ecclésiastique d'Autun, près de Dijon puis Napoléon. Il y reste un an, avant de rejoindre l'École militaire de Brienne, en Champagne, près de Troyes.

Ils partent le 15 décembre 1778, accompagnés du beau-frère de Charles, Joseph Fech, futur cardinal. Ils quittent la Corse, il a 9 ans, il ne parle pas le français. Napoléon est très discret mais il fait de réels efforts dans les matières principales. Le jeune abbé, appelé Chardon, lui donne des leçons, et quand il quitte Autun il parle le français et gardera un accent prononcé, issu du corse et de l'italien, qu'il n'aura pas eu le temps de perdre.

Napoléon reste 5 ans à Brienne comme dans une prison, sans sortir et ne reçoit que peu de visites, une fois, son père et son frère Lucien. Sa volonté est d'apprendre et de lire. Les mathématiques et la géométrie sont sa passion. Ses progrès étonnaient ses maîtres, les choses les plus ardues, il les comprenait avec autant de facilité que s'il les avait déjà connues. C'est cette connaissance-souvenir que Platon appelle : l'anamnésie. Côté lecture, il dévorait avec avidité *l'histoire universelle* de Polybe, *les Vies* de Plutarque et les nombreux écrits et essais de Jean Jacques Rousseau.

Ayant satisfait aux contrôles sur les matières principales, les mathématiques et le français, et profitant d'une dispense, à l'âge de 15 ans et 2 mois, il est jugé apte à entrer à l'École militaire de Paris. À la fin de l'année, nous remarquons sur le bas de la page du cahier de notes / « élève de bonne constitution, excellente santé, caractère soumis, conduite régulière » l'instituteur ajoute en final « sera un excellent marin... » Nous connaissons, malheureusement, les échecs dans des batailles navales, face au commandant anglais Nelson !

Napoléon supporte mal les exercices militaires « les reposer armes... », il se met en colère quand on l'appelle par le sobriquet « paille au nez », prénom déformé de Napoléone. En revanche, il aime l'escrime et s'intéresse à l'histoire et à la géographie. Son comportement est toujours solitaire, même égoïste, et peut-être hautain.

Son père décède en février 1785 à l'âge de 39 ans d'une maladie de l'estomac, autopsiée tumeur (squirre). Napoléon n'assiste ni aux derniers moments de son père, ni aux obsèques. Il écrit une « belle » lettre à sa mère, pour lui apporter son secours financier, avec sa maigre solde. La mort de son père le presse d'être reçu au concours. Il lui faut, le plus tôt possible, obtenir le titre et la solde d'officier. Napoléon Bonaparte quitte l'école en septembre 1785, il a 16 ans. Il est promu rapidement lieutenant, il

est affecté au régiment de La Féré, à Valence, puis plus tard en juin 1788 à Auxonne, petite ville de Bourgogne, siège d'une école d'artillerie commandée par le baron du Teil, ce séjour sera fructueux. Il y restera jusqu'au mois de septembre 1789.

Il profite d'une permission pour revenir en Corse à Ajaccio, et laisser quelques subsides à sa famille démunie. Il passe ses temps de repos à l'écriture.

Il observe de plus près et sans réelle influence, le déroulement des choses, l'île souffre d'un conflit d'indépendance. La Révolution française crée le 4 mars 1790, en application de la loi du 22 décembre 1789, le département corse avec Bastia comme chef-lieu : l'île de beauté devient terre de France. Contraint à réintégrer son régiment, il vit quelques mois tourmenté.

À la demande du Directoire il est volontaire pour revenir en Corse afin de remettre de l'ordre et du calme dans l'île. Paoli, l'ami de son père, l'indépendantiste, souhaite toujours séparer les liens de la Corse avec la France. Les rapports entre nos deux hommes sont très différents et hostiles. Ils se connaissent trop bien. Paoli trouve la solution, jouer avec le feu, en se rapprochant volontairement des Anglais ! Pourquoi pas !

De nouveaux affrontements ont lieu, et toutes ces querelles de personnes mettent en danger la famille Bonaparte. Des lettres circulent, écrites par Lucien, le frère, qui dénoncent les agissements de Paoli comme traître et agent de l'Angleterre. Dès lors la vendetta est ouverte. Napoléon comprend qu'il faut fuir sa terre natale, lui et sa famille. Ils doivent impérativement quitter la péninsule pour se réfugier en France. La maison familiale est pillée puis brûlée. Rien ne reste du rêve corse, à la fin du mois de juin, la famille débarque en catimini sur le continent. Elle loge d'abord à Toulon qu'il faut quitter pour rejoindre Marseille. C'est la pauvreté et les jours deviennent difficiles.

Nous sommes en 1793, les Anglais sont présents partout sur la côte Méditerranéenne, ainsi qu'à Toulon, qu'ils détiennent. La nouvelle mission de Napoléon, dictée par le Directoire : chasser les Anglais. Cette bataille est gagnée, sans trop d'hommes mais avec beaucoup de ruses militaires. Son succès, s'il le réjouit, ne l'étonne pas trop. Toute l'armée sait que c'est Bonaparte qui a pris Toulon, mais Paris ne le sait pas, ou ne veut pas le savoir... « *Il faut le récompenser et l'avancer. Si on est ingrat avec lui, cet officier s'avancera tout seul* » écrivait le général Dugommier, au ministère de la guerre. De l'audace et de l'intelligence avec ses hommes, même blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse, si grièvement qu'on pense un moment l'amputer. Cela n'a pas empêché Bonaparte, le jour même de commander ses troupes. Barras, membre du Directoire reconnaît son mérite, il l'appelle « *l'inventeur de la batterie des hommes sans peur* ». La convention ratifie sa nomination au grade de Général de Brigade, il a 24 ans.

Napoléon admire Robespierre et Barras, mais sa personnalité et ses réussites militaires, font craindre des préférences, et il gêne le pouvoir. On lui propose de partir en Vendée pour calmer les Chouans. Napoléon esquive l'offre et refuse de partir. Ce choix le met dans des difficultés financières, il est rayé de la liste des généraux, employé par le comité de Salut Public. Nonobstant, il aide Barras contre les Royalistes et sauve Paris de l'insurrection, nous sommes le 13 vendémiaire (5 octobre 1795). Il est nommé Général en chef de l'armée de l'Intérieur.

Napoléon profite d'une grande ascension militaire. Quand il peut, il contribue à aider sa mère, mais il n'est pas riche. Il souhaite, par les conseils de Barras, entrer dans le milieu bourgeois. Sans grande tenue et par diverses rencontres, Barras

présente à Napoléon, Marie-Josèphe Rose Tascher de la Pagerie, plus simplement rebaptisée par Napoléon, Joséphine de Beauharnais. Elle est belle, créole, veuve, mère de deux enfants. Elle est de 6 ans plus âgée que lui et connaît, par son ex-mari, guillotiné en 1794, beaucoup de gens importants.

Napoléon commence à être connu, il est très aimé du peuple, peut-être encombrant pour la bonne marche des idées politiques du pouvoir. Il est promu Général en chef de l'armée d'Italie. Il accepte, à la demande de Carnot, de partir conquérir « la botte », nous sommes en 1796. Quand Bonaparte arrive avec son armée, les généraux : Masséna, Augereau et Berthier, déjà illustres par d'importants services, accueillent mal ce jeune, le nouveau venu. Il les réunit, leur dévoile ses plans. Puis en sortant du conseil, Masséna dit à Augereau :

« *Nous avons trouvé notre maître !* » Ainsi ils mènent une campagne foudroyante contre les troupes autrichiennes et italiennes. L'armée récolte beaucoup de biens : des tableaux et des manuscrits. Bonaparte paie les soldats et fait parvenir de l'argent au gouvernement. Il crée le lien de la communication et de la propagande par le « *courrier de l'armée d'Italie* », journal de Bonaparte et des hommes vertueux. Tous ces journaux parlent de lui et de ses exploits militaires : « *c'est un homme qui est partout, qui voit tout, volant comme un éclair, et frappant comme la foudre* »

Napoléon a compris l'importance de ces messages et entreprend de former une légende autour de sa personne. Si à l'extérieur la république est victorieuse, à l'intérieur la situation empire par un gouvernement divisé, incapable de maîtriser des faits politiques : pression des Vendéens, partage des terres et des fortunes. Le Directoire s'affaiblit, le désordre est partout. La

crise financière devient effrayante. Tel son gouvernement le pays va à l'aventure...

Un immense besoin de plaisir et d'insoumission saisit notre société, à peine échappée de la Terreur, la dissolution des mœurs est effrénée. Les bandes de brigands pullulent. Les émigrés en nombre rentrent et se mêlent au peuple. Les Royalistes croient à une chance : une restauration monarchique, au profit des Bourbons ? Mais il faut d'autres malheurs pour décider de modifier les choses, les armées sont républicaines et Bonaparte promet son concours, pour contrer les royalistes. Augereau fait rentrer 12 000 hommes dans Paris et presse le Directoire de rétablir les lois révolutionnaires abrogées depuis peu et de mettre de l'ordre au sein du Conseil. Beaucoup de députés voient leur mandat démis, et les trahisons comme celles de Pichegru, punies. Le Directoire, plus confiant, se propose de continuer la guerre. Bonaparte, toujours en Italie, progresse sur les terres autrichiennes. L'empereur François II négocie la paix. Par le traité de Campo Formio (18 octobre 1797), la France devient souveraine d'une partie de l'Europe. Après les gloires militaires éclatantes, Bonaparte devient, en plus, un fin négociateur.

Face à l'Angleterre nommée « la perfide Albion » (*nom traditionnel de la Grande-Bretagne donné par les Grecs depuis Ptolémée*) ou « le vampire de la mer », tous les moyens sont bons pour l'abattre. La seule solution pour le Directoire est la conquête de l'île. Il confie la mission à Bonaparte, de composer l'armée et par son génie militaire de tracer les plans d'une victoire. Cet honneur qui soulève l'espoir de l'opinion publique, n'est pas sans intentions perfides de la part du Directoire : cette tâche difficile, en cas d'échec rendrait impopulaire Bonaparte. De retour à Paris, Napoléon comprend l'astuce, déclare le projet

d'invasion impossible et propose d'aller conquérir l'Égypte, d'ouvrir des voies maritimes et de prendre les ports anglais comme ceux situés aux Indes. Expédition à laquelle il avait beaucoup songé en Italie : la conquête de l'Égypte. C'est aussi toucher l'Angleterre, la frapper au cœur en y détruisant son commerce et son empire. Vieux rêve de Louis XIV, de s'emparer de l'Orient. *« Je vois, dit-il à Bourrienne, officier et camarade d'enfance à Brienne, que si je reste, je suis coulé sous peu. Tout s'use ici-bas. Je n'ai déjà plus de gloire. Cette petite Europe n'en fournit pas assez. Il faut aller en Orient. Toutes les grandes gloires viennent de là ».*

Le Directoire se résigne à accepter la proposition de Bonaparte, en se consolant, peut-être, à l'idée de se débarrasser d'un personnage encombrant.

La campagne est risquée, mais fascinante. Elle est préparée dans le grand secret : 14 vaisseaux et 38 000 hommes, d'anciens soldats d'Arcole et de Rivoli, 187 savants, artistes et ingénieurs, chargés d'étudier les vestiges de la Civilisation des pharaons. La flotte quitte Toulon en mai 1798.

Premier passage à l'île de Malte, rocher peu attrayant qu'on laisse, deux ans plus tard aux Anglais ! Le débarquement se fait près d'Alexandrie, puis l'expédition rejoint le Caire. *« Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ».* En 20 jours l'occupation et la soumission de la basse Égypte sont faites.

Bonaparte organise le pays dans le respect des traditions et s'assure du bien-être de son armée. Il demande aux médecins et chercheurs, comme Monge, Berthollet, Larrey de percer les secrets de cette Civilisation mystérieuse. Les ingénieurs mettent en état les canaux, préparent les plans d'irrigation et de nouvelles méthodes de culture. Les savants commencent un inventaire des ressources du pays et préparent les bases de l'égyptologie.

La conquête du pays continue, Napoléon s'avance près de la Syrie et s'empare de Gaza et de Jaffa. La peste est présente, et à Saint-Jean d'Acre l'armée n'a pas assez de force, ni en hommes et ni en matériel pour combattre le courage des Turcs. Pendant ce temps Kléber et ses hommes libèrent le port d'Alexandrie des Anglais. L'armée moins nombreuse, à l'intérieur des terres, n'avait plus rien à craindre, mais elle n'avait, aussi plus rien à faire, et cette inaction gêne Napoléon Bonaparte, lorsqu'il apprend qu'une coalition se forme ! Que l'Italie est reprise et que la France va être envahie ! Sa décision est affirmée, il laisse les rênes à Kléber, monte sur une frégate, franchit audacieusement toute la Méditerranée et débarque à Fréjus. Nous sommes en octobre 1799.

Pendant tout ce temps, le Directoire, tour à tour faible et violent, a perdu tout contrôle et ne semble gouverner qu'avec des coups d'État. Pour pallier à la dette publique énorme, le gouvernement vend des biens nationaux, dont l'école de Brienne où il était élève, crée un emprunt forcé et s'attelle à freiner les dépenses. Cette gymnastique de solutions laisse aux yeux de l'Europe, une sensation d'insécurité, d'une part diplomatique par les nouvelles républiques créées, et sociales par les troubles graves, associés aux pillages qui deviennent courants. La France sans argent, ni commerce, se trouve exposée à de sérieux dangers, une seconde coalition se prépare.

Tous les pays qui entourent la France s'allient. Numériquement plus forts : 360 000 soldats, contre 170 000 hommes grâce à une levée importante de conscrits. Les batailles aux diverses frontières sont sévères, certaines bien gagnées, d'autres en défaites. Grâce aux dissensions des coalisés, la France est sauvée, sauvée certes, mais affaiblie. Les rumeurs grondent dans le pays et accusent le Directoire de ses défaillances. Le Conseil dirige les accusations et montre du doigt les gens qui devraient être exclus. Les institutions se fragilisent. L'anarchie continue.

Nous sommes le 9 octobre 1799, Bonaparte quitte Fréjus et s'informe des problèmes politiques graves que supporte le pays. Il rejoint la capitale. Beaucoup d'encouragements se font sentir, on le pousse à prendre parti. Il préfère alors s'isoler quelque temps, pour réfléchir, seulement quelques apparitions au cours de cérémonies publiques, avec sa femme Joséphine de Beauharnais, qu'il a épousée en secret le 9 mars 1796.

Le peuple repousse les royalistes parce qu'il ne veut pas retourner à l'ancien régime, il repousse les Jacobins pour éviter la Terreur. Les aspirations de la Révolution s'anéantissent, le « totem » égalité et liberté disparaît. Tout le monde conspire. À Paris, la foule est dehors. Bonaparte, avec ses troupes, est mandaté pour réunir les deux conseils à Saint-Cloud. Entre-temps, les membres du directoire donnent leur démission. Il n'y a plus de gouvernement. Les dangers sont pressants. Bonaparte se rend auprès du Conseil des Cinq-cents, dehors, des cris l'accueillent. Dès qu'il rentre, il est entouré, pressé, les gens sont devenus hostiles, ils ne croient plus au sauveur. L'agitation grandit, son frère Lucien, président du Conseil, essaie de l'aider. Il évite qu'il soit mis en cause et mis hors la loi. Il somme les soldats avec l'aide de Murat, de chasser les agitateurs. Tout se bouscule, la salle petit à petit est évacuée. L'ordre revient.

C'est le coup d'État du 18 brumaire An VIII (9 novembre 1799)

Le conseil des Anciens, resté seul, délègue le pouvoir exécutif à trois consuls provisoires, Bonaparte, Sieyès et Ducos. Une phase nouvelle est en route, c'est la révolution qui abdique aux mains du pouvoir militaire « *il faut, disait Sieyès, pour sauver la France, une tête et une épée* ». Bonaparte est là, à l'intérieur grâce à l'ordre qui va régner, et au-dehors par les conquêtes de son armée, ses principes sont bons et se répandront dans toute l'Europe.